

SIXIÈME LEÇON ⁽¹⁾

Traitement de la fièvre typhoïde. — La méthode de Brand.

Historique. — Importation en France. — Les discussions. — Acceptations difficiles. — Mise en pratique à Lyon d'abord, plus tard à Paris. — Méthode empirique. — Refroidir. — Stimuler. — Nourrir. — Application de cette méthode. — Bain toutes les trois heures à 22°. — Les résultats. — Les objections. — Facilités.

Lorsqu'on voit aujourd'hui dans un service d'hôpital prescrire le traitement par les bains froids, lorsqu'on apprend que, dans un cas de la pratique privée, ce traitement a été appliqué à une fièvre typhoïde, la chose paraît classique. — Vous savez que c'est le plus efficace traitement de cette maladie; vos professeurs de pathologie interne, de thérapeutique, à la Faculté de Paris, sont nets à cet égard; vous n'avez d'ailleurs qu'à suivre de près un malade soumis à ce procédé: votre conviction sera bientôt faite. — Ne voyez-vous pas avec quelle rapidité se dissipent chez ce malade les symptômes alarmants, grâce à l'influence bienfaisante de ces bains? Ne savez-vous pas que la mortalité de cette fièvre typhoïde, qui était de 20 p. 100 en moyenne, est réduite, de par cette méthode, à 6 ou 7 p. 100? Ne savez-vous pas que, dans la pratique privée, elle peut au plus dépasser 2 à 3 p. 100? Ne

(1) Cette leçon a été faite, à ma demande, par le docteur Fr. Glénard, dont on sait le rôle, on pourrait dire, l'apostolat, en faveur de la méthode de Brand. = CHARRIN.

classez-vous pas la fièvre typhoïde, jadis épouvante des familles, parmi les maladies relativement bénignes? Eh bien, messieurs, il n'a pas fallu moins de vingt années de lutte persévérante pour en arriver là. — Il y a dix ans encore, la méthode que vous admirez aujourd'hui était condamnée comme périlleuse; encore, actuellement, bien des médecins la repoussent, soit qu'ils la jugent inutile, soit qu'ils la tiennent pour impraticable; quelques-uns même persistent à la croire inefficace ou dangereuse. — Si nous parvenons à démêler les causes du scepticisme ou de l'opposition des uns, de la foi convaincue des autres, la contradiction sera expliquée; un pas de plus sera franchi vers la vérité, qui doit être la même pour tous.

Nous puiserons à trois sources d'information: l'historique de la diffusion de cette méthode en France, ses indications et sa raison d'être, son mode d'application, c'est-à-dire sa technique.

I

En août 1870, alors que notre sol était déjà envahi par l'ennemi, un étudiant en médecine de troisième année de l'École de Lyon, renonçant à la place qui était retenue pour lui dans une ambulance, s'enrôla comme simple soldat dans un régiment de ligne, entraînant par son exemple une dizaine de ses camarades, étudiants comme lui. — Six semaines après, notre étudiant prenait part à une bataille près d'Orléans, était fait prisonnier avec son régiment; quinze jours plus tard, il était interné à Stettin où il passa le premier mois à être employé aux plus humbles besognes dans les baraquements. — Mais bientôt, grâce aux recommandations qu'il avait pu faire jouer, grâce en particulier à celle du professeur Petten-

koffer, de Munich, il fut mis en rapport avec un médecin de Stettin, qui obtint pour lui qu'on le réclamât à titre d'ouvrier dans une fabrique de liqueurs.

C'était pour notre étudiant l'autorisation de loger en ville, de disposer de son temps de 7 heures du matin à 7 heures du soir. — Il ne mit d'ailleurs jamais le pied à cette fabrique ; mais plein de gratitude pour son bienfaiteur, il s'attacha à lui ; puis désireux d'être utile à ses compagnons de captivité, il obtint la permission de le suivre dans l'hôpital de prisonniers français qu'il dirigeait ; il l'accompagna ensuite à l'hôpital allemand. — Il fut ainsi l'élève, bientôt l'assistant de ce médecin, dont il reçut les enseignements durant cinq mois pendant quatre heures chaque matin : ce médecin était le docteur Brand.

Parmi les enseignements que notre étudiant reçut du docteur Brand se trouvait celui d'un traitement vraiment extraordinaire de la fièvre typhoïde, qui était dans ces hôpitaux la maladie la plus fréquente, celle qui, dans les conditions où se trouvaient les malades, eut dû être la plus grave, la plus meurtrière.

Le docteur Brand, d'origine bavaroise, âgé alors d'une quarantaine d'années, était un homme d'une haute élévation de caractère, d'une exquise bonté, d'une urbanité extrême ; comme médecin, comme homme, il se prodigua ; il prodigua sa bourse pendant six mois pour les prisonniers français, admirablement secondé et par sa digne femme et par ses filles. — Il y avait 20 000 prisonniers à Stettin ; Brand les soigna ; il accepta, en outre, d'être le répartiteur des généreux secours que les comités lyonnais, avisés par l'étudiant en médecine, envoyèrent aux prisonniers. — A l'issue de la guerre, le gouvernement français, auprès duquel affluèrent les témoignages de gratitude des anciens captifs à Stettin, pria le docteur Brand

d'accepter un vase de Sèvres, comme signe de reconnaissance de notre pays envers lui pour ses bienfaits. — Tel est l'homme avec lequel son ancien assistant de l'année terrible n'a pas cessé depuis vingt-six ans d'entretenir les relations d'une intime amitié. — Quant au médecin, vous le connaissez par son œuvre. — Si j'ai tenu à parler de son caractère, c'est que, dans le feu de la passion soulevée par les polémiques au sujet de son œuvre scientifique, un médecin français dont la parole portait loin s'est laissé égarer jusqu'à attaquer l'homme lui-même. — Il est vrai que cette œuvre scientifique de Brand bouleversait la thérapeutique des maladies aiguës. — C'est à Brand, en effet, que nous devons le traitement de la fièvre typhoïde par les bains froids, tel qu'il est formulé aujourd'hui ; c'est grâce à cette formule que le traitement par l'eau froide guérit cette fièvre typhoïde.

Hippocrate et Galien avaient déjà traité par le froid les maladies infectieuses ; Currie, Giannini avaient scientifiquement établi son efficacité dans la dothiérien-térie ; plus près de nous, de 1840 à 1850, Jacques de Lure, Wanner de Paris, Leroy de Béthune avaient systématisé, sous forme de compresses ou de lotions, l'emploi de cet agent ; mais c'est Brand qui en 1861 comprit, justifia, régla, thermomètre et montre en main, les indications, la technique d'application ; peu à peu il perfectionna les détails à la suite des travaux de Jürgensen, de Ziemssen ; il arriva, enfin, à la formule que nous connaissons aujourd'hui, formule qui nous semble excellente, formule qu'en 1870 il mettait déjà en œuvre devant son assistant lyonnais.

Très peu de médecins en Allemagne connaissaient ce traitement, pas un en France, où l'on ne recourait au froid dans les fièvres, à l'exemple des Gendrin, des Récamier,

des Trousseau, qu'à titre exceptionnel, comme à un procédé momentané, héroïque, si je puis dire, lorsque la mort était imminente.

Tout autre était la pratique du médecin de Stettin, tout autres les résultats. Ces résultats étaient inouïs ; l'assistant ne pouvait en croire ses yeux, quand Brand lui montra pour la première fois des malades atteints de fièvre typhoïde, au 8^e, 10^e, 12^e jour de la maladie, ayant l'aspect de gens bien portants, la tête libre, une entière connaissance, le sommeil bon, la bouche humide, l'appétit vif, le ventre souple, les selles régulières, les urines claires, abondantes, le pouls à 80, à 90 ; si, à ce moment, il ne lui avait fait constater les courbes thermiques oscillant entre 39 et 40, la rate hypertrophiée, des taches rosées, un léger catarrhe bronchique, il eût été impossible de ne pas contester le diagnostic. — Où donc étaient la stupeur, l'adynamie, l'ataxie, la langue rôtie, la diarrhée, le météorisme, les eschares, les complications, sans lesquelles il ne semblait pas que pût évoluer, dans ce milieu, une dothiéntérie. — L'assistant se convainquit bientôt que ce tableau morbide nouveau était pourtant bien celui de la fièvre typhoïde ; 93 malades lui passèrent sous les yeux dans l'intervalle de 5 mois.

Quelle que fût l'apparente gravité de l'affection typhoïde à son entrée, pourvu qu'elle ne remontât pas à une date trop ancienne, en 3 ou 4 jours elle était transformée en fièvre d'ailleurs bénigne ; sur ces 93 malades, quatre seulement moururent, uniquement parmi ceux qui, outre la période avancée du processus, à leur arrivée, présentaient d'irrémediables complications. — Quant aux autres, la durée du mal varia entre 3, 4, 5 semaines ; la convalescence était très rapide ; elle persistait une huitaine ou un

peu plus ; bientôt il ne restait plus de trace de la fièvre qu'ils venaient de traverser. — Il était hors doute que de si admirables résultats ne fussent dus au traitement : c'était le traitement des bains froids, c'était la méthode de Brand qui avait métamorphosé la maladie, qui avait assuré la guérison.

On comprend, dès lors, avec quelle ardente conviction, avec quelle aspiration de propagande, le prisonnier de Stettin, frappé de l'importance humanitaire du traitement, revint en France. — Tout d'abord, on ne le crut pas.

En 1873, étant depuis 18 mois interne des hôpitaux de Lyon, ayant religieusement conservé, du prisonnier de Stettin, l'héritage de ses convictions, avec la mission de les propager, j'obtins enfin d'un de mes chefs de service, le D^r Faivre, l'autorisation d'appliquer le nouveau traitement à la fièvre typhoïde. — Vous vous doutez de l'émotion avec laquelle je plongeais dans le bain mon premier malade : du résultat dépendait l'avenir de la méthode. — Je retrouvais chez lui le succès que j'avais admiré à Stettin ; treize malades furent ainsi soignés : tous les treize guérirent. — Ils furent suivis par plusieurs chefs de service ; l'administration des hospices m'envoya des infirmiers à dresser ; des médecins d'hôpitaux, Boucaud, Chavannes, Français, Mayet, Soulier, Tripier appliquèrent les bains. — Rondet, Grelinsky, Dupuis, y recoururent dans la pratique, à la campagne, aux environs de Lyon. — Bientôt, au premier travail que j'avais publié, en 1873, grâce aux faits que j'avais observés, travail dans lequel j'exposais la méthode nouvelle, j'ajoutais un second mémoire, en 1874 ; dans cette Note, réunissant tous les cas traités, au nombre de 55, je pouvais annoncer que, sur ces 55 cas, il y avait eu 54 guéris et 1 mort ; cette mort avait atteint un de mes propres malades entré à

l'hôpital, mais soumis au traitement le 25^e jour seulement de la maladie.

Déjà, pourtant, de nombreuses objections s'étaient fait jour dans nos Sociétés médicales de Lyon, où j'avais présenté le résultat de mes observations; je m'efforçai de les réfuter; je notai que sur 38 médecins, qui prirent part aux débats, 27 avaient appliqué la méthode telle qu'elle était formulée; 5 l'avaient réservée pour certaines complications; 6 ne l'avaient pas suivie encore; ces 11 derniers médecins furent les seuls opposants; ils ne se rallièrent pas; les 27 autres formèrent la phalange qui depuis lors a été le foyer actif de propagande.

Lyon est le premier centre d'observation médicale où ait été éprouvée sur une large échelle la méthode de Brand; ce sont les efforts des Lyonnais qui ont répandu ensuite cette méthode non seulement à Paris, mais même en Allemagne, où encore aujourd'hui, à Berlin en particulier, on s'attarde sur des points où notre conviction est faite en France, avec juste raison.

En 1874 survint une épidémie de fièvre typhoïde à Lyon: 2000 habitants furent atteints; 712 furent soignés dans les hôpitaux; sur ce nombre, on baigna 279 sujets, choisis parmi les plus menacés. — A l'Hôtel-Dieu on donna jusqu'à 600 bains par jour; la mortalité des individus baignés fut de 9 p. 100, celle des malades non baignés, la plupart parce que leur fièvre était peu grave, fut de 12 — D'interminables discussions s'engagèrent; malgré leurs efforts, les défenseurs des bains froids plièrent sous le nombre; en 1876 la conclusion des discussions passionnées à la Société médicale des hôpitaux de Paris fut que ces bains constituaient une méthode dangereuse. — A Lyon, ce traitement, qui subissait nécessairement le contre-coup des luttes engagées sur sa valeur à Paris, à

Lyon même, se réduisit peu à peu à la pratique de ses premiers défenseurs; le nombre des malades baignés atteignait à peine 20 p. 100 dans les hôpitaux, au lieu des 44 p. 100 de l'épidémie; la mortalité suivit une progression inverse; elle alla croissant à mesure que le nombre des sujets soumis aux bains allait en décroissant; on ne baignait plus que les cas les plus graves; malgré cela, la mortalité des malades baignés était de 10 p. 100, alors que celle des non baignés atteignait 14.

En 1881 je rentrai dans l'arène; je m'étais tenu à l'écart depuis quatre ans par le fait d'une longue maladie, dont le germe datait de Stettin; je le fis à l'occasion d'un rapport que m'avait confié une de nos Sociétés médicales sur le traitement de la fièvre typhoïde par l'acide phénique, procédé qu'on venait de proposer et que je combattis. — Je me permis alors, après avoir étudié la cause pour laquelle ce traitement des bains froids avait encore tant d'ennemis, d'affirmer que cela tenait à ce qu'on le considérait comme un traitement d'exception, non comme un traitement de choix. — Il fallait l'appliquer systématiquement, dès le début, à toutes les fièvres typhoïdes; j'en donnai les motifs; j'apportai les documents propres à faire prévaloir cette pratique. — Il est à croire que cette publication ne fut pas sans effets, si j'en juge par ce qui se passa deux ans plus tard à l'Académie de médecine.

En 1883 éclatait une épidémie de dothiéntérie, à Paris; 10 000 malades furent atteints. L'Académie de médecine mit le sujet à son ordre du jour. — Une fois étudiées les causes de l'épidémie, les mesures prophylactiques qui devaient être déduites, on aborda la question du traitement, mais pour constater son inanité; seule était recommandée la méthode dite expectante armée; les bains froids eux-mêmes, disait-on, étaient abandonnés des Lyon-

nais. — Profitant de ce que l'Académie avait fait appel aux médecins qui pouvaient avoir des documents thérapeutiques à lui communiquer, je consultai les médecins des hôpitaux de Lyon; je rédigeai une déclaration que 22 d'entre eux sur 24 signèrent; je la portai en leur nom à l'Académie, non sans m'être assuré, après avoir consulté les procès-verbaux, que je pourrais éventuellement compter sur un défenseur en la personne de Bouley, qui voulut bien accepter d'être l'avocat de notre cause, s'il y avait lieu.

Or, cette déclaration était la reproduction exacte des conclusions que j'avais formulées dix ans avant, les conclusions de Brand lui-même; parmi ces conclusions se trouvait la formule relative à l'importance du traitement dès le début, formule qui avait paru ébranlée pendant quelque temps; ces conclusions étaient affirmées de nouveau par la presque unanimité des médecins des hôpitaux de Lyon.

A ces conclusions je joignis une statistique que j'avais dressée avec les documents officiels émanés des ministères de la guerre tant français qu'allemand; cette statistique ne comportait pas moins de 40 000 cas; 26 000 observés dans l'armée française, où l'on employait l'expectation, donnaient une mortalité moyenne supérieure à 30 p. 100; 14 000 provenant de l'armée allemande, où l'on employait les bains froids, fournissaient une mortalité moyenne de 10 p. 100. — L'opinion du Conseil de santé de l'armée allemande était que cette proportion si remarquablement basse avait été obtenue grâce à ce traitement balnéaire, que ce conseil de santé avait officiellement recommandé à tous ses médecins.

Malgré cela, malgré l'opiniâtre résistance de Bouley, cette méthode sombra. — Mais la question était posée;

elle allait être étudiée à nouveau; le dissentiment ne pouvait persister entre les Écoles de Paris et de Lyon. — En 1886 parut le livre de Tripiet et Bouveret auquel, je puis le confesser aujourd'hui, je fus appelé à collaborer activement; je tins cette collaboration cachée alors, de peur de diminuer la portée de cet éloquent plaidoyer en faveur des bains froids.

Vers cette époque nous étudiâmes à Lyon l'influence des bains froids dans les pyrexies autres que la fièvre typhoïde. Enfin, en 1888, à l'occasion des prétentions de l'antipyrine à se substituer à la balnéation, une levée de boucliers eut lieu dans la Société des sciences médicales de Lyon où, pendant cinq séances, fut discuté le traitement de la dothiéntérie. Nous y prîmes tous part, tous ceux qui avaient éprouvé comparativement la valeur des deux procédés. Il n'y eut pas une voix discordante; ce fut un triomphe pour la méthode de Brand et surtout pour le principe une fois de plus confirmé de sa spécificité, c'est-à-dire de la nécessité de son application systématique à tous les cas.

Je me permis d'apporter ces résultats à la tribune de la Société médicale des hôpitaux de Paris et de préciser à nouveau, dans tous ses détails, la technique grâce à laquelle le traitement des bains froids ne causerait plus de déception.

Vers la même époque Juhel-Rénoy publiait le résultat de ses observations; il avait appliqué dans les hôpitaux de Paris, sans rien modifier, la méthode telle que l'employaient les Lyonnais: le succès avait été éclatant; Juhel-Rénoy déclarait que l'application devait être systématique. — Bientôt après Richard, du Cazal, Viger confirmaient les succès que leur avait donnés cette médication dans les hôpitaux militaires.

Enfin, depuis trois ans, nous avons vu la méthode des bains froids, telle que Brand l'a formulée, placée au rang qu'elle mérite par les représentants de l'enseignement officiel; nous la voyons recommandée à des médecins par le directeur du service de santé du 14^e corps d'armée; les bienfaits de cette médication sont tels que, non seulement la fièvre typhoïde, mais l'état typhique, dans toutes les pyrexies, sont regardés comme justiciables de ce traitement, consacré aujourd'hui comme une des plus belles conquêtes de la thérapeutique.

Il est reconnu, à l'heure présente, que, grâce à cette méthode la mortalité de la dothiéntérie est réduite dans les hôpitaux de 20 p. 100 à 6 ou 7 p. 100, et qu'elle peut, dans la pratique privée, être ramenée à 2 ou même 1.

Ainsi donc, retenons ceci : le traitement par les bains froids ne s'imposa à la pratique que du jour où on l'employa systématiquement, c'est-à-dire dans tous les cas et dès le début.

Le traitement de la fièvre typhoïde par ces bains froids est un traitement empirique, du moins dans ses origines, au même titre que le traitement de l'impaludisme par le quinquina, ou le traitement de la syphilis par le mercure et l'iodure de potassium. Il est basé sur l'observation des symptômes d'un côté, de l'autre sur les effets de l'eau froide contre ces symptômes.

Les symptômes fondamentaux et constants de la fièvre typhoïde sont l'hyperthermie et l'hyposthénie adynamique; ils correspondent à une sidération particulière du système nerveux qui donne au malade cette apparence stupide, si caractéristique qu'elle a servi à donner son nom à la maladie; la forme ataxique n'est qu'une adynamie paradoxale.

Quand l'hyperthermie et l'hyposthénie ont duré un

certain temps, alors apparaissent les symptômes graves, comme si ces complications étaient causées ou favorisées par la persistance des symptômes fondamentaux.

Longtemps on a cherché à découvrir, pour la combattre, la cause qui commande ces deux symptômes; nous savons aujourd'hui que c'est le bacille d'Eberth ou le *bacterium coli commune* dévié. — Peut-être la sérothérapie donnera-t-elle le vrai spécifique cherché? — Tous les antiseptiques intervenus, tous les évacuants ont jusqu'ici échoué.

Ne pouvant combattre l'agent, on a visé ses effets immédiats; on a lutté contre ceux qui engendrent l'hyposthénie par des préparations telles que la digitale, le seigle ergoté, le quinquina, l'alcool, etc.; on s'est efforcé d'atténuer ceux qui ont rapport à l'hyperthermie par des remèdes comme le sulfate de quinine, l'acide salicylique et l'interminable série des thalline, kairine, antipyrine, etc.

Quel que soit celui des médicaments employés, quelle que soit celle de ces indications combattues par ces remèdes, la mortalité reste à peu près la même; elle dépend de la maladie, non du médecin; on ne peut même pas affirmer que ces moyens ne sont pas dangereux.

L'eau froide présente cette double propriété de pouvoir, suivant le mode d'administration, suivant la durée d'application, être stimulante ou réfrigérante, ou de présenter cette double action simultanément.

Currie se préoccupait surtout d'abaisser la température; il recherchait l'action réfrigérante; chose remarquable, avec les affusions, c'est la méthode stimulante qu'il employait. — Brand veut combattre surtout l'adynamie, sans négliger l'hyperthermie qu'il place au second rang; il donne alors l'affusion froide, dans un demi-bain tiède. Ce n'est que plus tard, qu'il recourut